

demeurent très largement minoritaires. En revanche, beaucoup plus qu'avant la guerre, la France est choisie comme destination non subie, à l'exception peut-être de la première vague de 1945-1947. On se rend en France pour des raisons familiales et des opportunités qui ne se retrouvent pas dans d'autres pays. La plus grande différence entre ces générations et celles d'avant-guerre est qu'il n'est plus possible de parler de communauté pour les désigner. Cela est certes en partie dû à leur faible nombre et au fait qu'on émigre individuellement et non plus par villages entiers, mais aussi parce que la fréquentation d'un entre-soi, encore quelque peu décelable dans la vague d'arrivée de l'immédiat après-guerre, n'est plus chose commune. L'intégration se fait rapidement et sur des bases individuelles, même si la recomposition de l'identité consécutive à l'exil semble avoir souvent inclus un intérêt nouveau pour l'identité juive, source et cause du départ, même lorsque celle-ci n'est pas verbalisée comme thème.

C'est finalement ce retour réflexif sur l'identité ou au contraire, pour certains, la volonté souvent vaine de l'abandonner, qui semble être l'élément constitutif rapprochant le plus ces émigrés des exilés polonais non-juifs. Enfin, leur proximité résiderait moins dans le lien politique à la Pologne – qu'il s'agisse d'un régime à combattre ou, à la marge, à défendre – que dans la manifestation d'un lien affectif fort, persistant et peut-être moins univoque que pour la génération partie avant la guerre, qui avait tendance à davantage rejeter le pays de départ, encore que cette affirmation mériterait une étude plus approfondie pour être aussi nette. C'est en ce sens que les générations arrivées après la guerre semblent avoir été moins coupées et moins isolées des exilés polonais non-juifs, même s'il serait sans doute hasardeux de conclure à une symbiose qui n'existait pas de manière généralisée. C'est surtout auprès de ceux qui choisissent l'engagement politique que se marquera le plus le rapprochement avec les milieux non-juifs, dans un même combat, non dénué de tensions internes, pour défendre, en France et depuis la France, une autre vision de la Pologne.

Jan RUBES

Professeur émérite de l'Université libre de Bruxelles

Prague sur Seine

LE RÔLE joué par l'émigration tchèque en France est à maints égards particulier en comparaison avec les autres pays où les Tchécoslovaques se sont réfugiés après la fin de la Seconde Guerre mondiale, plus exactement après le Coup de Prague de Février 1948.

Puisqu'il était moralement difficile et matériellement impossible de s'installer en Allemagne (qui reste pendant de longues années uniquement un lieu de passage), et pour des raisons essentiellement politiques en Autriche, la première vague d'émigrés se dirige vers la Grande-Bretagne et surtout vers les États-Unis. Des hommes politiques (Petr Zenkl, Julius Firt, Hubert Ripka), des artistes (Jiří Voskovec, František Kovárna, Egon Hostovský), des journalistes (Ferdinand Peroutka) et des diplomates (Štefan Osuský, Edvard Táborský) trouvent, parfois après une pénible enquête, le soutien des autorités américaines et l'occasion de s'exprimer en direction de la Tchécoslovaquie grâce aux émissions de la Voix de l'Amérique, et ensuite de Radio Free Europe dont la rédaction se trouve à Munich mais dirigée de Washington.

L'image de la France, à l'époque, est mise à mal par rapport à celle d'avant-guerre : le souvenir de Munich, sa défaite face à l'Allemagne et la Collaboration sont les causes d'une profonde déception. D'autre part, le poids des communistes dans la vie publique et culturelle au lendemain de la guerre décourage les Tchèques, d'autant que nombre d'intellectuels français adhèrent ouvertement à l'idéologie stalinienne¹. Excepté quelques artistes, Toyen et Jindřich Heisler, partis déjà en 1947, puis Jan Čep ou Vladimír Peška, l'essentiel de l'émigration tchécoslovaque en France date de l'après 1968. Notons une exception, celle du journaliste politique Pavel Tigrid, qui transfère sa revue *Svědectví*, fondée en 1956 à New York, à Paris, où il s'installe en 1960.

1. Un malentendu autour de l'internationalisation du surréalisme est une illustration de cette atmosphère dans les relations tchéco-franco-belges. En 1948, deux jeunes artistes tchèques, Zdeněk Lorenc et Josef Istler, sont invités par Christian Dotremont, Marcel Mariën et Noël Arnauld au Congrès du Surréalisme révolutionnaire à Anvers. Le témoignage que j'ai recueilli de Lorenc avant sa mort est éloquent : il a été stupéfait par la naïveté politique des Français et des Belges qui lui faisaient part de leur admiration pour le ministre tchèque de l'Information, le très stalinien Václav Kopecký, parce qu'ils croyaient sérieusement qu'il allait décorer les murs des usines des tableaux d'avant-garde. Le malentendu ne s'est pas dissipé, l'aveuglement communiste des artistes francophones fut total. S'ensuivit la rupture des relations et un profond sentiment d'incompréhension et de méfiance chez les Tchèques.

Ce que l'on peut apprendre de la Tchécoslovaquie est à l'époque transmis en France presque exclusivement par les canaux communistes. Les traductions d'œuvres littéraires en témoignent : de Julius Fučík, dont le mythe de résistant communiste est largement partagé dans les pays de l'Est, on traduira le *Reportage écrit sous la potence* de Vítězslav Nezval, on présentera les médiocres poèmes patriotiques tout en occultant sa période surréaliste². D'autres auteurs du réalisme socialiste paraissent sur commande auprès des éditeurs sympathisants ou soutenus par le PC (Les Éditions sociales, les Éditeurs français réunis, Messidor). Ces réseaux se constituent en grande partie grâce à Adolf Hoffmeister, ami d'Éluard et d'Aragon, qui est nommé en 1948 ambassadeur en France. Aragon et Elsa s'arrêtent à Prague en allant à Moscou et sont même reçus au Château³. La liste des Français que l'on accueille à Prague correspond à celle d'intellectuels communistes ou sympathisants : Jean Effel, Gérard Philipe, Yves Montand, Simone Signoret, Philippe Soupault...

Les émigrés de 1968 (on estime qu'il s'agit de quelque 200 000 personnes) jouissent d'un certain nombre d'avantages par rapport à ceux de 1948 (de 50 à 60 000 personnes). D'abord, la sympathie pour le Printemps de Prague leur ouvre les portes de tous les pays libres, y compris de la Suisse, d'habitude réticente à l'accueil des immigrés. Ensuite, on traverse une période de prospérité et d'optimisme ambiants. Enfin, la liste des pays d'accueil s'élargit : l'Allemagne et l'Autriche deviennent des destinations privilégiées. Ajoutons que l'émigration de 1968 ne cesse de s'enrichir de nouveaux arrivants, surtout après la diffusion de la Charte 77 et autour de l'année 1980.

À cette époque, l'image de la France a changé elle aussi. C'est surtout la politique culturelle menée tout au long des années 1960 en Tchécoslovaquie qui porte ses fruits : l'Institut français (Štěpánská 35) représente tout un symbole de la libéralisation des années 1960, ses activités attirant nombre de francophiles⁴, des expositions, des échanges culturels qui perdent la dimension politique, des bourses d'étudiants qui vont en France et notamment la liberté de voyager ont un effet positif sur son image. D'un autre côté, de nombreux artistes français passent par Prague, écrivains, chansonniers, peintres, troupes de théâtre. Tous ces facteurs favorisent le choix de la France par des intellectuels qui quittent la Tchécoslovaquie après l'échec du Printemps de Prague. Car il s'agit, en bonne partie, de gens instruits, d'universitaires et d'artistes. Néanmoins, et c'est un aspect caractéristique de l'exil tchécoslovaque au XX^e siècle, aucune cohésion ne se manifeste.

2. *Poèmes choisis*, aux éditions Pierre Seghers, 1954.

3. Ce serait Ivo Fleischmann qui les y introduisit et les accompagnait. On en trouverait des traces dans les archives des écrivains en exil, Archives et Musée de la littérature, Bibliothèque royale de Bruxelles.

4. La codirection bicéphale de l'Institut, assurée à l'époque par Josef Petráš pour la partie tchèque, que sa malheureuse tentative d'émigration clandestine via la Bulgarie après 1968, a retenu en Tchécoslovaquie dans des conditions de vie extrêmement difficiles, avant son nouveau départ en France, suivi de peu de son décès prématuré, et par Henri Ehret, pour la partie française, a permis à nombre d'intellectuels tchèques de se rapprocher de la culture française, malgré la surveillance, la censure et les pressions exercées par le pouvoir politique en place. L'histoire de cet Institut constitue en soi une trajectoire essentielle des relations tchéco-françaises au XX^e siècle.

Les Tchèques ne construisent guère leur tissu associatif, ils restent individualistes mais s'intègrent aussi plus facilement dans la société qui les accueille. On ne peut les comparer, de ce point de vue-là, ni aux Polonais, ni aux Russes.

Pour mieux s'orienter dans ce phénomène, on peut distinguer trois exils successifs : celui de 1948, celui de 1968 et celui qui va de 1977 au début des années 1980⁵. Typologiquement et humainement, ils sont différents : celui de 1948, confronté à des problèmes existentiels majeurs, sera méfiant à l'égard des exilés de 1968, puisqu'ils arrivent à l'époque où les conditions matérielles ont changé et surtout parce qu'ils étaient censés avoir soutenu le « socialisme à visage humain » et ont fui leur pays à cause des chars russes. Mais ceux de 1968 vont toujours garder la nostalgie de leur patrie, qu'ils avaient vue violer et ils aspirent au retour. C'est la différence avec le dernier exil, celui de la fin des années 1970 et début des années 1980. Il est plus sceptique, peu enclin à revenir lorsque le Mur de Berlin tombe parce que ces émigrés-là ont pu observer les méfaits de la normalisation sur les mentalités tchèques et la facilité avec laquelle le gros de la population s'adaptait, sans résister, au nouveau régime totalitaire.

Ensuite, à l'intérieur de chaque exil se trouvent des personnalités très différentes, même si nous ne prenons que celles qui sont connues. Toyen, Pavel Tigrid, Jan Čep dans la première vague, Věra Linhartová, Ivo Fleischmann, Petr Král, dans la deuxième, Jan Pelc, Petr Kolář (jésuite), Jiří Kolář, Karel Bartošek ou Jan Vladislav dans la troisième vague des années 1980. Alors qu'ils n'ont le plus souvent rien en commun, c'est en revanche ce qui fait la richesse de cet exil et en même temps sa faiblesse.

Ainsi, au-delà de clivages qui risquent d'être simplistes, il est plus correct de parler des destins, des individus, des personnalités. Il y en a une qui s'impose et que je n'ai pas citée, encore quelqu'un hors des catégories : Milan Kundera. Son parcours et son œuvre sont assez connus pour qu'on les omette ici. Cependant, il y a un aspect qui le rend incontournable par rapport au sujet de notre colloque : son influence en France puis au-delà de ses frontières.

En hiver 1982-1983, Milan Kundera est venu à Bruxelles pour prononcer, dans le cadre des prestigieuses Grandes conférences catholiques, un discours dans lequel il a présenté des thèses développées plus tard dans un texte intitulé « Un Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale⁶ ». Il a suscité une grande attention parce qu'il a été adressé aux intellectuels français. En fait, Kundera s'efforçait de démontrer la fausseté de la vision bipolaire de l'Europe (Est/Ouest) en définissant trois Europes : celle de l'Est, dominée par le monde russe, celle de l'Ouest, et celle du centre, cette Europe médiane, politiquement attachée à l'Est

5. Pour le contexte politique, Antoine MARES, « Jalons pour une histoire de l'émigration et de l'exil tchèque en France », *Polska, Europa, Europa zjednoczona (Mélanges Jozef Laptos)*, Cracovie, Wydawnictwo naukowe, 2015, pp. 288-300.

6. Ce texte a été ensuite publié dans *Le Débat*, n° 27 de novembre 1983. SEHNAT.

mais culturellement et par sa tradition à l'Ouest. La réflexion même de Kundera n'est pas nouvelle. Les travaux de Czesław Miłosz, de Jan Patočka, d'István Bibó et enfin le livre intitulé *Les trois Europes* de Jenő Szűcs traitent tous de la même problématique. D'où vient donc l'intérêt particulier pour les thèses de Kundera ? D'abord, Kundera jouit depuis son arrivée en France en 1975 d'un grand prestige auprès des intellectuels français de tous bords. Il est, à sa manière, le porte-parole de cette Europe qui intrigue parce qu'elle est lointaine et proche à la fois. Kundera la rend plus proche encore, en soulignant le double ancrage de personnalités comme Freud ou Mahler, issus de l'Europe centrale mais influents dans la pensée et la culture occidentales.

Le succès de Kundera est, en fait, dû à un argument essentiel : le transfert du savoir et des contacts entre l'Europe centrale et l'Europe de l'Ouest, à laquelle il s'adresse, est essentiellement, sinon exclusivement, culturel. Les Hongrois que j'ai cités, sont, avant tout, historiens, Miłosz parle de la situation en Pologne et de la littérature polonaise. Ainsi, on commence à s'intéresser à l'Europe centrale comme à un espace de richesse spirituelle particulier qui préserve ainsi l'identité européenne alors qu'ailleurs l'Europe oublie cet enracinement. Des articles consacrés à ce sujet se multiplient, des numéros spéciaux de revues y sont consacrés et des colloques sont organisés. Une série d'événements y contribuent, comme le prix Nobel de littérature attribué à Jaroslav Seifert en 1984, qui initie l'âge d'or de la traduction et de l'édition d'auteurs centre-européens en France. Ainsi, la vieille génération des communistes français, qui s'était attribué le privilège de transmetteurs du savoir centre-européen (Pierre Daix ou Louis Aragon) s'efface définitivement au profit notamment des émigrés tchèques.

Ceux dont je voudrais dresser le portrait représentent les différentes catégories que j'ai énumérées plus haut : leurs parcours sont spécifiques, leurs opinions politiques différentes, ils restent fortement isolés les uns par rapport aux autres mais ils ont quelque chose en commun : c'est la foi, presque obsédante et durable, selon laquelle la culture seule peut préserver les valeurs de l'humanisme et de la démocratie. Un combat d'arrière-garde ? Ce n'est pas exclu car la fin du communisme montrera que la culture n'a qu'une place secondaire dans la nouvelle société, quitte à croire que c'est un phénomène temporaire.

À Paris, ils sont hommes et femmes de culture parce que les hommes et femmes de pouvoir sont ailleurs : Jiří Pelikán, ancien président des Jeunesses socialistes et ensuite directeur de la radio et télévision tchécoslovaques, membre du Comité central du PC, s'exile en Italie, Zdeněk Mlynář, membre du Présidium du PC s'établit en Autriche. Mais les Tchèques n'ont aucune personnalité de la dimension d'un George Soros, ou d'un Zbigniew Brzezinski⁷, et c'est donc par la culture qu'ils vont marquer leur présence en exil. Un exemple qui le confirme :

7. On n'oublie certes pas Madeleine Albright, d'origine tchèque, fille du diplomate tchécoslovaque Josef Korbel, mais sa grande carrière politique au sein de l'administration américaine ne se situe que dans la période post-communiste.

même les Tchèques fortunés en Amérique, comme le couple Meda et Jan Mládek, se consacrent à collectionner des œuvres d'art tchèques qu'ils transfèrent et exposent ensuite à Prague⁸.

L'homme qui est le plus représentatif de cette vision du monde est Antonín J. Liehm. Après la guerre, il a 21 ans, il codirige avec E. F. Burian la revue *Kulturní politika*, un hebdomadaire qui s'identifie avec la ligne du Parti communiste. À partir de ce moment-là, le journalisme devient sa passion. Il considère les autres professions qu'il a exercées durant sa vie plutôt comme alimentaires. À cause des aléas de la politique culturelle, il fait des allers et retours entre la presse et le ministère des Affaires étrangères. Son domaine est le cinéma, ce qui, grâce à la riche tradition cinématographique tchèque et surtout grâce à l'avènement de la Nouvelle vague, dont il est le commentateur, lui permet de voyager à travers le monde et jusqu'aux États-Unis pendant la Guerre froide. Le grand journal auquel son nom est associé à partir des années 1960 est *Literární noviny*. Étant un vrai polyglotte, chose plutôt exceptionnelle parmi les communistes, il devient un de ses « grands » reporters et représente son pays dans la plupart des festivals, de Venise à Cannes et jusqu'au Mexique. Avec quelques rares autres intellectuels de sa génération, dont fait partie Milan Kundera, il est francophile. Il traduit Aragon, l'accompagne lors de ses visites en Tchécoslovaquie, fait venir Sartre en 1963 à Prague et l'introduit lors de sa conférence controversée à la Faculté des lettres. Enfin, il prépare un livre d'entretiens avec les écrivains tchèques et slovaques, sous le titre *Generace*, qui est imprimé en automne 1968 mais pilonné à cause de la situation politique⁹.

Comme d'autres écrivains, il soutient le Printemps de Prague, est présent dans les médias, fait l'apologie du « socialisme à visage humain ». Après l'invasion de 1968, il part pour Paris, fait encore quelques allers et retours avant de s'y établir. Mais « contre toute attente, on ne voulait pas de nous », dira-t-il dans ses *Mémoires*, et il s'installe aux États-Unis. Cours dans un collège, puis à Penn University de Philadelphie, mais sa situation est compliquée, il n'est pas un véritable universitaire et ainsi, en 1982, il rentre à Paris. Il ne dira jamais clairement quelles sont les motivations de ce retour, sans doute la victoire de Mitterrand aux élections présidentielles et l'engouement socialiste. Dans ses *Mémoires*, il l'attribue à l'amitié avec Kristeva mais il vit, jusqu'à sa retraite, des cours « entre Paris et Genève » et ensuite, les deux dernières années, à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) où l'on a accueilli, avec une certaine générosité, d'autres émigrés tchèques, comme le philosophe Lubomír Sochor et l'écrivain et traducteur Jan Vladislav.

8. Comme le montre la fondation du musée Kampa à Prague en 2003.

9. Traduit en français chez Gallimard en 1970 sous le titre *Trois générations : entretiens sur le phénomène culturel tchécoslovaque*, et préfacé par Jean-Paul SARTRE, qui mentionne le « Biafra de l'esprit » à propos de la situation intellectuelle de la normalisation.

En 1984, naît enfin l'œuvre majeure à laquelle Liehm consacra le reste de sa vie : *Lettre internationale*. L'impulsion vient dès 1979 de Heinrich Böll et Günter Grass, qui trouvent ensuite le projet trop ambitieux et pas assez allemand. Mais l'idée existe et Liehm cherche des alliances. Celui qui accepte cette aventure est son ancien ami, Paul Noiro, dont le parcours ressemble au sien : ancien communiste, puis antistalinien, exclu du parti, journaliste qui a du mal à vivre des publications qu'il ne cesse de lancer. L'histoire de la *Lettre* est connue. Grand format, couverture de Jiří Kolář, l'essentiel est de publier les intellectuels d'Europe centrale en prolongeant les idées lancées dans « Un Occident kidnappé » par Kundera. Suivent les éditions italienne, allemande, serbo-croate (avant de devenir serbe et croate), polonaise, bulgare, etc. Certaines disparaissent rapidement, ce qui est, curieusement, le cas de la version tchécoslovaque. 30 % de la revue est propre à chaque version nationale, 70 % sont des traductions, le plus souvent de la version française. Quand la version française de la *Lettre internationale* disparaît en 1993, les éditeurs lancent encore un *Bulletin*, mais faute de subsides et d'abonnements, ils doivent se résigner à l'arrêter. La *Lettre* survit en Allemagne, en Italie et paraît périodiquement dans quelques autres pays.

Antonín Liehm est un « entrepreneur-initiateur ». Il ne cesse de créer de nouvelles publications et ne cesse de chercher des alliances. Sa capacité à parler toutes les langues importantes, sa réputation internationale acquise en 1968, la facilité avec laquelle il crée des complicités avec les écrivains et intellectuels du monde entier, une certaine tolérance et sa courtoisie lui permettent d'avoir un répertoire d'adresses qui n'a pas d'égal dans son milieu. De l'autre côté, ses opinions ne changent guère. Il a été et est resté socialiste, voire communiste, certes réformateur, mais fidèle à ses opinions de jeunesse. Le Printemps de Prague étant l'apogée de sa vie, il y revient toujours avec nostalgie. Il est et restera convaincu que la culture est la dimension la plus importante de notre civilisation et souffre de toute preuve du contraire.

Plus brièvement, deux autres noms : à son opposé, je vois Petr Král. Lui aussi grand spécialiste du cinéma, mais contrairement à Liehm fuyant tout ce qui lui rappelle le pouvoir, les responsabilités publiques, ne vivant que pour lui-même, fidèle à ses amis tout autant qu'il hait avec la même fidélité ses ennemis. Il a quitté Prague en 1968 après avoir fait partie du groupe surréaliste recréé par Vratislav Effenberger dans les années 1960. Les derniers surréalistes français, comme Jean Schuster, sont sa première famille, mais elle va vite éclater. La vie de Petr Král est jalonnée, contrairement à celle de Liehm, de ruptures : avec Effenberger, avec Pavel Tigrid (qui lui confie brièvement l'annexe culturelle de *Svědectví*), avec les surréalistes français, José Pierre, Michel Leiris. Il a des contacts sporadiques avec quelques écrivains tchèques, mais ne mentionne que Věra Linhartová et Milan Kundera. Entre la proximité et la distance résistent des amitiés avec Prokop Voskovec et Stanislav Dvorský. Les ruptures jalonnent aussi ses emplois : la plus remarquable est lorsqu'il claqué la porte de l'ambassade tchèque, où il venait d'être

nommé conseiller culturel, à cause des tracas administratifs. Il n'a aucun besoin de reconstituer un réseau tchèque à Paris, ce qui est d'ailleurs un des traits caractéristiques de cet exil en général. Il n'est pas un rassembleur. Sa nature plus dadaïste que surréaliste, provocatrice, indomptable, avec un égocentrisme certain, son obsession pour les images verbales et les images que l'on ne peut traduire que par des mots le rendent original, et parfois irritant pour les autres. Mais ce qui reste de Petr Král, c'est incontestablement une grande œuvre de poète et d'essayiste qui a la particularité d'exister aussi bien en français qu'en tchèque. Sa nature bicéphale fait de lui le plus important parisien pragois et pragois parisien.

La dernière personnalité que je voudrais mentionner est Jiří Kolář. Il est, malgré sa modestie, voire une certaine timidité, l'un des plus célèbres artistes tchèques ayant vécu en France. Il y est arrivé en 1980, après avoir séjourné pendant un an à Berlin. Né en 1914, membre du groupe Skupina 42, connu comme auteur de plusieurs livres de poésie, il a inspiré aussi bien Bohumil Hrabal que Ludvík Vaculík qui, grâce à son impulsion, écrit son remarquable roman-journal *La Clé des songes*. Ses contemporains le connaissaient plutôt comme un homme de l'ombre, courageux, et absolument fidèle à lui-même, sans concessions au régime, dissident, ami de Václav Havel, Václav Černý et Jaroslav Seifert. Grâce au succès de ses collages qui sont exposés et vendus à travers des galeries européennes et américaines, il obtient dès le début des années 1960 non seulement une indépendance matérielle mais devient le mécène généreux de nombreux artistes débutants ou rejetés par le régime communiste. C'est ce qu'il va continuer à faire aussi lorsqu'il s'installe à Paris, où il travaille sous contrat avec la galerie Maeght-Lelong. Il crée la revue *K* qui reproduit les œuvres d'artistes tchèques exilés, les textes de poètes, des traductions, et il distribue gratuitement ce beau périodique. Il publie aussi des textes qu'il considère comme intéressants dans ses éditions *K* avec l'aide de Roman Kameš, son secrétaire et assistant. Généreux, il n'hésite pas à offrir ses collages aux amis ou aux connaissances ou même aux inconnus qui passent chez lui pour lui rendre visite.

Kolář est l'exemple de la grande culture tchèque née d'en bas. Il apprend le métier de menuisier pour devenir artiste universellement reconnu. Admirable par son humilité, qui ne manque pas d'élégance, il a encouragé de nombreux artistes, traducteurs et auteurs en leur donnant des conseils et en leur offrant de la place dans les pages de sa revue. Son réseau d'amis est en grande partie tchèque, mais il n'a pas besoin de chercher ailleurs, les autres vont vers lui. Il fait aussi preuve d'une très grande lucidité. Un jour, il m'a dit, avec son sourire discret :

Eh bien, quand on finira par comprendre ce que c'est vraiment l'Europe centrale, contrairement à ce que Kundera en a dit ici, je vous assure qu'on va se moquer de nous (*to bude ostuda*).

Les dernières notes que Jiří Kolář prenait, malade, incapable de travailler, condamné à sa chaise roulante, témoignent, malheureusement, de cette

déchéance. Au-delà des noms que j'ai cités, d'autres personnes encore mériteraient d'être citées (Jan Vladislav par exemple) qui elles aussi menaient en France en exil une sorte de lutte donquichottesque et solitaire pour la reconnaissance de leur pays par la culture. Et c'est cette trace, durable, espérons-le, qu'ils y ont tous laissée.

Trajectoires individuelles

Collection historique de l'Institut d'études slaves. — LV.

Exils d'Europe médiane en France dans la seconde moitié du XX^e siècle

publié sous la direction d'Antoine MARÈS
(en collaboration avec Wojciech PRAZUCH et Inga KAWKA)



PARIS
INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES
9, rue Michelet (VI^e)

2017

Table des matières

Introduction

Antoine MARÈS, <i>Exil</i>	7
----------------------------------	---

Portraits de groupes

Matei CAZACU, <i>L'exil roumain en France après 1945</i>	19
Stanislav SRETENVIĆ, <i>Les exilés sud-slaves en France, 1945-1956</i>	35
Audrey KICHELEWSKI, <i>Les Juifs polonais en France, des exilés comme les autres ?</i> ...	55
Jan RUBES, <i>Prague-sur-Seine</i>	69

Trajectoires individuelles

Gusztáv KECSKÉS, <i>François/Ferenc Fejtő comme médiateur de l'Europe centrale en France</i>	79
Jan ZATLOUKAL, <i>Le rôle de Jan Čep dans l'exil tchèque en France</i>	89
Adrian-Gabriel CORPĂDEAN, <i>Monica Lovinescu — Virgil Ierunca, le noyau dur de la résistance anticomuniste roumaine de France</i>	101
Béatrice SCUTARU, « <i>Se trouver une place</i> » en exil. <i>Dumitru Țepeneag et la création de nouveaux savoirs sur la Roumanie communiste</i>	109
Ana-Maria CĂTĂNUȘ, <i>Paul Goma ou la vie comme un exil sans fin</i>	123
Wojciech PRAŻUCH, <i>Les anciens émigrés et leur rôle dans le cheminement de la Pologne vers l'UE : les cas de Jerzy Łukaszewski et de Jan Kulakowski</i> ...	139

Activités des exilés

Józef ŁAPTOS, <i>L'action des exilés d'Europe centrale à l'époque de la Guerre froide — groupe de pression ou freedom fighters ?</i>	161
Lidwine WARCHOL, <i>Du KOR à Solidarność : l'influence des intellectuels polonais en exil sur les intellectuels français</i>	161
Magdalena HERUDAY-KIELCZEWSKA, <i>Le Comité de coordination de Solidarność à Paris (1981-1989) : organisation, activités et importance</i>	171
Inga KAWKA, <i>L'action de l'Union des fédéralistes polonais en France à la lumière de leur revue Polska w Europie (1951-1978)</i>	207
Joanna NOWICKI, <i>L'influence indirecte du cercle des essayistes de Kultura sur le débat d'idées après 1945</i>	219

Conclusion

Antoine MARÈS, <i>En guise de conclusion : repli sur la diaspora ou médiation ?</i> .	229
Notices bio-bibliographiques.....	233
Index des noms de personnes.....	237
Table des matières.....	245